

Revue de presse

14 - 21 mai 2009

ZULMA

LES LETTRES françaises

Supplément de *L'Humanité*

Mensuel - Mai 2009

La dure conquête de la force

Les Éditions Zulma rééditent *le Sel sur la plaie*, un des trois romans de Jean Prévost.

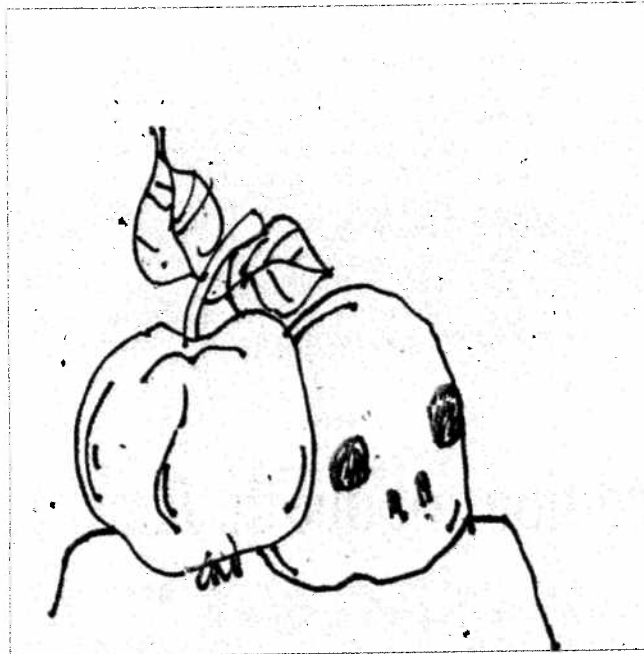
Le Sel sur la plaie.

de Jean Prévost, préface de Jérôme Garcin. .
Éditions Zulma, 278 pages, 18 euros.

Enfin, sur la vingtaine de volumes qu'il a publiés, Jean Prévost n'écrivit que quelques romans : *les Frères Bouquinquant*, *le Sel sur la plaie*, que rééditent les Éditions Zulma, et *la Chasse du matin*, ces deux derniers formant une suite romanesque autour du personnage de Crouzon. La guerre a interrompu une veine romanesque à laquelle sa mort prématurée, dans le Vercors, en 1944, mettra un terme. Ces trois romans donnent toutefois une idée de l'originalité du romancier qui il était.

Publié en 1934, alors que le Front populaire est encore dans les limbes et que la France patage dans les combinaisons politiques des années vingt, *le Sel sur la plaie* s'attache à la situation de la jeunesse. Il s'agit d'une époque d'illusions pour ceux qui croyaient que la guerre, qui venait de s'achever, était la « der des der » et que le sang répandu allait enfin instaurer un ordre plus juste puisque l'Empire germanique, considéré comme le grand obstacle à la paix universelle, avait été abattu. La victoire devait permettre de parfaire la République et de lui donner enfin sa dimension sociale, mettant en pratique la devise « Liberté. Égalité. Fraternité ». C'était du domaine du rêve car une fois que les notables eurent répété à l'envi que les anciens combattants avaient des droits sur les autres, ils s'attachèrent à les faire rentrer dans le rang et revinrent tranquillement aux affaires juteuses qu'ils se réservaient. Ceux qui voyaient les choses autrement devaient déchanter.

Dieudonné Crouzon, étudiant pauvre affligé d'un prénom quelque peu embarrassant, qui évoque son origine populaire, n'est pourtant pas de ceux qui nourrissent des illusions de réforme sociale. Il se prépare à une carrière d'avocat qui corres-



Dessin de Mark Brusse.-

pond assez bien à ses hautes ambitions. Tout s'effondre quand il est accusé du vol d'un portefeuille et que le groupe dont il fait partie lui signifie son désaveu. La seule solution est la fuite, le repli sur la province. Depuis Balzac, le chemin se parcourt en sens inverse : le provincial sorti du rang libère son énergie dans la conquête de Paris. Là, Paris étant fermé, la solution passe par la province. Par force, Crouzon va s'astreindre à refaire sa vie à Châteauroux, partant de zéro, apprenant tout ce qui est nécessaire pour survivre d'abord, réussir ensuite. Ce que cela va lui coûter de temps, d'efforts, de peines, d'intrigues, le brillant et vain jeune homme qu'il était avant sa chute ne le soupçonnait pas. La vie de province est un univers plat et sinueux qu'il faut savoir décoder. On n'y réussit pas sans donner un mini-

mum de satisfaction à des imbéciles, sans contourner les puissants avant de s'en faire des alliés, sans laisser entendre qu'on respecte la religion même si on ne pratique pas, etc. Au fond, Châteauroux est un Paris en réduction car la diversité y est moindre. Avec patience et obstination, Crouzon bâtit dans le journalisme et l'imprimerie une puissance avec laquelle les élites locales doivent composer après l'avoir méprisée. En même temps, il se reconstruit en profondeur dans sa personnalité et devient capable d'affronter ceux qui l'ont humilié.

Mais l'affaire dépasse de loin le simple aspect de la vengeance. Ses prétendus amis lui ont fait perdre en quelques minutes son innocence originelle, celle des gens comme lui qui croient qu'ils peuvent avancer dans la vie sans se préoccuper des tares de la société parce que le contact leur en sera toujours épargné. C'est un avantage qu'ils tiennent de qualités sanctifiées sur les bancs de l'université et qu'il faut défendre bec et ongles car il permet de se placer en juge ou en arbitre de toutes choses. Il a fallu que Crouzon soit chassé de son paradis, sans doute pour n'être pas tout à fait du même

milieu que les autres occupants des lieux, pour qu'il se mette en question et donne enfin leur envol aux qualités qui hibernaient en lui. Ce n'est pas à Paris mais à Châteauroux qu'il va devenir lui-même.

Le Sel sur la plaie, qui nous montre cette douloureuse mutation, est le roman d'apprentissage d'une génération. Prévost n'aimait pas les « héritiers », il leur préférerait, par esprit républicain, ceux qui se faisaient eux-mêmes, les « parvenus ». Au terme de son périple, Crouzon saura juger les hommes et comment se conduire. Cette arrivée dans l'âge adulte n'est pas sans détruire la part d'illusions qui est la marque de l'homme – au sens où Prévost l'entendait –, et cet aspect du roman n'est pas le moindre.

François Eychart

Hebdomadaire - Jeudi 21 Mai 2009

RÉÉDITION

Le Sel sur la plaie

PAR JEAN PRÉVOST (*photo*),
PRÉFACE DE JÉRÔME GARCIN



*Zulma, 280 p.,
18 euros.*

*** C'est l'épopée d'un parvenu, mais c'est Balzac à l'envers : l'histoire d'un jeune ambitieux qui, animé par une « *fureur froide* », fuit Paris pour Châteauroux. Là, il veut se faire un nom, une

fortune, et démontrer qu'écrire au « Berrichon républicain » mène à tout. Ce roman de 1934 n'a rien perdu de son alacrité, ni de son énergie stendhalienne. Car l'auteur se tient au plus près de son héros, ses souffrances, sa solitude extrême, sa haine de la médiocrité et son admirable ténacité.

Grégoire Leménager

XROADS

Mensuel - Mai 2009

« CH'ATTENDRRRAAI, LE CHOÛRRR
ET LA NUUIIT, CH'ATTENDRRRAI
TON REEUHTOÛRRR, YA ! »

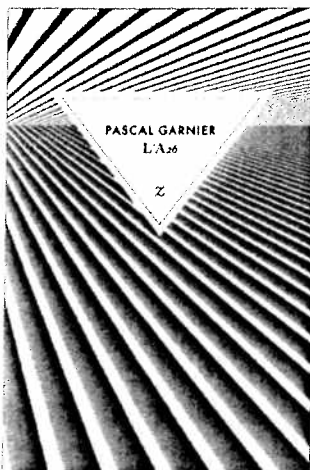
Même les WC sont bouchés dans cette maison. Ici, on garde tout. Un jour, on aura plus besoin de rien, tout sera là pour toujours.

Quand Yolande est rentrée dans cette maison pour ne plus jamais en sortir, le crâne rasé, elle avait l'air sereine, presque soulagée. Ils ne voulaient plus d'elle, elle ne voulait plus d'eux. Cela fait une semaine que son frère Bernard a pris sa retraite, comme ça, sans rien demander à personne. Plus de temps à perdre avec cette maladie qui le ronge. Trois le matin, trois le midi, trois le soir et ils valent tous les deux, tandis que la

soupe se fige dans leur assiette. Elle lui a piqué son vieux manteau SNCF. Il n'en a plus besoin, il va crever ! Ils tournent, tournent au milieu des poubelles, de meubles poussiéreux et déglingués. Ils font fuir les rats. Elle le sait ! Les Allemands reviendront et s'occuperont de ses coiffeurs ; Ils l'ont tondu, pas pour ce qu'elle avait fait avec les Allemands, mais pour ce qu'elle leur avait refusé à eux.

Pendant ce temps-là, alors qu'ils accomplissaient leur dernier tour de piste : Maryse, née à Brissy, le 4 avril 1975, dort en paix, sous quelques pelletées de terre grasse, au pied d'un pilier qui soutient la bretelle de l'A26. Irène marine au fond d'une fosse d'aisance, qui sert de chiottes aux ouvriers de l'A26. C'est ce qu'a lu Yolande, la veille, dans le journal apporté par le facteur qu'elle guette chaque matin à travers cette fente de volet, « le Trou du cul du Monde », comme elle l'appelle.

On peut rapprocher l'univers de Pascal Garnier, à mi-chemin entre le roman noir et la littérature blanche, de celui d'Emmanuel Bove, de Claude Quint, d'Hardellet ou de Simenon. Après une vie qui ressemble à un roman, il a élu domicile dans un village ardéchois. Et on peut le croiser, au petit jour, recroquevillé, pensif, sur un banc. Il semble inquiet du jour qui se profile.



© R. Gaillarde-Gamma

Pascal Garnier

Un peu perdu, loin de son atelier de peintre.

J'avais lu le dernier roman de Pascal Garnier, *Lune captive dans un œil mort*, une fable moderne et cruelle sur la vieillesse. Un humour grisonnant pour décrire les naufrages qui l'accompagnent et la paranoïa qui fait son miel dans ces résidences sécurisées du Sud de la France, où viennent se réfugier ex-cadres, fonctionnaires vieillissants qui fuient leurs coquets pavillons de banlieue pour venir soigner leurs blessures et leur arthrose au bord d'une piscine tiédasse. « *Nul ne sort de Suresnes, qui souvent n'y revient* ». Tu parles ! J'avais apprécié le soin apporté à la mise en scène de seconds rôles, le sentiment d'angoisse ressenti à mesure que ce huis clos étouffant progresse sournoisement de la banalité vers une sorte d'apocalypse domestique. Quelquefois, comme il le fait lui-même remarquer, il raconte des histoires. Dans *L'A26*, il les laisse raconter par ses personnages. Et ses récits gagnent en réalisme et en perspicacité, appuyés par une écriture poétique très maîtrisée et des dialogues crus. De plus, Pascal Garnier a le sens des descriptions et cultive avec habileté un goût pour le flash-back. Il ne s'embarrasse pas de pathos, pressé d'aller à l'essentiel.

Avec celui qui n'a jamais supporté la vraie vie : « *Il fallait que j'invente, que j' imagine. J'aimais les héros. Je voulais être un héros* ». Franchissez les frontières... littérature blan-

che ou littérature noire... ! Il suffit d'emprunter l'A26, quand elle sera terminée et à condition de ne pas vous tromper de bretelle.

L'A26, Pascal Garnier, éditions Zulma.

marie claire

Mensuel - Mai 2009



«L'Alfa Romeo»

d'Annie Cohen

La première phrase « Tout a commencé par la liquidation de la vieille Alfa dans un garage de Gentilly, un sombre soir de novembre, le 18 pour être précis. »

L'histoire La vente de cette voiture qui l'a accompagnée de longues années transporte l'auteure dans le souvenir et les émotions vécues à son bord. Une sorte de madelaine proustienne, avec rétroviseur bien entendu, mais moteur et volant en plus...

Les points forts Très bonne tenue de route dans les virages de la mémoire. Toutes ces virées avec César, l'amant, Gigi, Julietta et les autres, toute cette fantaisie et ces sensations douces-amères, c'est la vie même. En prime, carrosserie italienne oblige, la fluidité du style...

L'auteure Plasticienne à ses heures, romancière et auteure de textes adaptés au théâtre et à la radio. Fréquenta un peu l'Elysée sous Mitterrand et régulièrement la Cafétéria Casino du 13^e à Paris, qui la fascine littéralement...

A lire où et quand? Le livre étant très court, le temps d'un trajet en métro?

Ed. Zulma, 9,50 €. G. Ch.